

LA PRESSE ILLUSTRÉE

ONZIÈME ANNÉE. — N° 524.

PRIX DU NUMERO :

DIMANCHE 14 AVRIL 1878.

LA PRESSE ILLUSTRÉE
est mise en vente chaque semaine
DÈS LE JEUDI MATIN

10 centimes

SOMMAIRE DES GRAVURES
LE MYSTÈRE DE LA RUE HAUTEVILLE, par M. Gerlier.
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878 : les Chinois travaillant
à leur pavillon, p. Kauffmann; Rhinocéros destiné à la fontaine
du Trocadéro, p. Claverie; la Rue des sections étrangères au
Champ-de-Mars, p. Scott. — Une horrible mort, p. M^{lle} Maury.
Les Dames de Chamblas, p. Ferdinandus. Ce bon M. Ledoux.

Administration et Rédaction : A PARIS, 13, quai Voltaire
Bureaux de vente : A LONDRES, 33, Southampton Street

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
SIX MOIS : 3 fr. 50 — UN AN : 6 fr.



LE MYSTÈRE DE LA RUE HAUTEVILLE

Crime ou suicide accompli à Paris, le 2 avril

Dessin de M. GERLIER. — Voir les DÉTAILS à l'intérieur de la PRESSE ILLUSTRÉE.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

L'EXPOSITION — LA PROFESSION DE PEINTRE — LE MYSTÈRE DE LA RUE D'HAUTEVILLE — LE « CABINET PIPERLIN » — LES « FILLES DU PÈRE MARTEAU » — LE BALLON CAPTIF — LE PREMIER EXPOSANT

En même temps que s'ouvrira l'Exposition universelle au Champ-de-Mars et au Trocadéro, le palais de l'Industrie accueillera les amateurs de peinture et de sculpture qui viendront visiter le Salon de 1878.

Le dernier jour fixé pour la réception des tableaux était vendredi. La foule des retardataires était plus considérable encore que de coutume. Il y aura, dit-on, cette année, un tiers de tableaux de plus que l'année dernière.

Cette augmentation s'explique facilement. Le père de famille qui voit une toile grande comme la main se vendre cent mille francs n'empêche plus son fils d'embrasser une profession aussi lucrative. Peut-être même l'encourage-t-il dans cette voie funeste. Que doivent en penser les mânes de M. Prudhomme?

— Comment, garnement! tu veux être quincaillier comme ton père, c'est-à-dire gagner à peine quelques misérables billets de mille francs par année, lorsque avec quelques sous de couleurs et un bout de toile tu peux devenir millionnaire!... Regarde Detaille! contemple Neuville! Imites-les, et bientôt tu auras comme eux de somptueux hôtels sur l'avenue de Villiers!

Voilà le raisonnement que tient aujourd'hui un père à ses enfants. Sommes-nous assez loin de Mürger et de sa bohème!

~ Ajoutons que la plupart de ces excellents parents n'oublient qu'une chose : la nécessité d'avoir du talent.

C'est de l'un d'eux que nous avons recueilli cette étonnante observation.

— A quel genre de peinture s'adonne le jeune B...?

— Aux natures mortes.

— Aux natures mortes! Il a choisi là un sujet bien triste!...

~ Le mystère de la rue d'Hauteville défraie les journaux et les conversations.

Y a-t-il eu crime ou suicide?

Lorsque ce journal paraîtra, on le saura peut-être. A l'heure où nous écrivons, la justice est encore hésitante, d'autant plus que deux versions la déroutent.

— Les époux Stuart s'adoraient, disent les uns.

— Dans ce ménage, disent les autres, avaient lieu de fréquentes scènes de jalousie.

Ils étaient cependant mariés depuis peu de temps. Mais qu'importe! Y a-t-il un remède à la jalousie?

Eh bien, oui, il y en a un. MM. Hippolyte Raymond et Paul Burani viennent de le trouver. On peut le voir opérer tous les soirs à l'Athénée dans le *Cabinet de M. Piperlin*.

~ M. Piperlin est un agent matrimonial à l'esprit inventif. N'a-t-il pas eu l'ingénieuse idée de garantir la vertu des femmes qu'il mariait!

Il faut voir le mal qu'il se donne pour arriver à ce but et pour ne pas payer le dédit stipulé en cas de non-réussite.

Voilà sur quelle idée vraiment originale est bâtie cette comédie, qui vient d'obtenir un vif succès chez M. et M^{me} Montrouge.

~ Au Troisième-Théâtre-Français, M. Ballande a eu l'heureuse pensée de monter une comédie posthume du regretté Édouard Plouvier.

C'est M. Jules Claretie qui a mis la pièce en scène et en a surveillé les répétitions. Il faut le remercier de cet acte de bonne confraternité.

Les *Filles du père Marteau* ont complètement réussi. M. Ballande les jouera, nous l'espérons, autant de fois qu'il a joué l'*Amour et l'Argent*.

~ Savez-vous qu'un des attraits de l'Exposition sera un ballon captif d'une capacité inconnue jusqu'à ce jour?

Ce géant contiendra vingt-cinq mille mètres

cubes de gaz, qui représentent une valeur de sept mille huit cents francs. Il faudra sept mille kilogrammes de cordes pour l'entourer et le retenir. Enfin, il s'élèvera à une hauteur de six cents mètres, soit douze fois celle de la colonne Vendôme.

Ce ballon, qui sera établi sur la place du Carrousel, emportera avec lui une nacelle pouvant contenir cent cinquante personnes.

Ce sera évidemment une des curiosités de la capitale, où la solennité prochaine met déjà toutes les têtes à l'envers.

~ Au Champ-de-Mars, une vitrine est entièrement terminée. Les ouvriers ont offert un immense bouquet à son propriétaire, qui est Anglais. Et, par une coïncidence singulière, on remarque que le nom de ce premier exposant est le nom du premier homme : il se nomme Adam.

Émile Desbeaux.

LE MYSTÈRE DE LA RUE HAUTEVILLE

Le 8 janvier dernier, un jeune ménage venait s'installer dans un petit appartement situé au cinquième étage de la maison portant le n° 3, rue Hauteville. L'homme avait vingt-sept ans, la femme en comptait vingt-deux. Ils étaient mariés depuis six jours seulement.

Stuart — le mari — était connu dans le quartier comme un honnête travailleur.

Chaque matin il se rendait dans la maison de crédit où il était employé en qualité de garçon de recettes, et chaque soir, sa besogne terminée, il rentrait au logis où sa femme l'attendait, s'occupant des soins du ménage.

Les deux époux semblaient s'adorer.

Jamais on n'entendait de bruit chez eux, et lorsqu'on les rencontrait parfois le dimanche, bras dessus bras dessous, allant faire une promenade sur le boulevard, ils avaient cet air de gaieté franche que donne le vrai bonheur.

Lundi soir, ils sortirent vers sept heures.

— Nous allons au théâtre, dirent-ils aux concierges en descendant; oui, nous allons voir les *Misérables* à la Porte Saint-Martin.

A minuit et demi ils rentrèrent, et l'on n'avait point encore vu Stuart, lorsque, vers deux heures, son beau-frère vint frapper à la porte.

Celui-ci avait frappé plusieurs fois inutilement.

Enfin Stuart apparut, les traits décomposés.

— Tiens, dit-il au visiteur, regarde!

La jeune femme était étendue morte sur le lit, tout habillée.

Elle avait encore la robe qu'elle portait la veille au théâtre, tous ses jupons et jusqu'à ses chaussures.

Stuart ne put répondre aux questions de son beau-frère.

Le pauvre jeune homme affolé, descendit tout courant l'escalier; en passant devant la loge de la concierge, il jeta ces mots : « Ma sœur est assassinée! » Puis il alla au premier sergent de ville qu'il put rencontrer, et lui raconta d'une voix entrecoupée ce qu'il venait de voir.

L'agent s'adjoignit un autre de ses collègues et, après avoir envoyé prévenir le commissaire de police, se dirigea vers la maison indiquée. A l'entrée, les deux gardiens de la paix trouvèrent un voisin, M. Miss, emballé, qui leur dit :

— Méfiez-vous!

Ils gravirent précipitamment l'escalier qui conduit aux combles.

Arrivés à la porte, ils frappèrent.

— Qui est là? demanda une voix.

— Ouvrez, dirent les agents, c'est la police.

La porte s'entre-bâilla; d'un vigoureux coup d'épaule, les agents l'ouvrirent entièrement, et, sautant sur Stuart, ils le lièrent aussitôt avec des cordes, de manière à l'empêcher de faire aucun mouvement. Cette scène est reproduite dans notre dessin.

— Vous arrivez un peu trop tôt, dit Stuart; cinq minutes plus tard, mon affaire était faite aussi.

Bientôt M. Barruel, commissaire de police, assisté d'un médecin, arriva sur les lieux.

Le mari, interrogé par le magistrat, déclara que sa

femme était morte empoisonnée; qu'ils avaient résolu de se suicider ensemble, mais que lui n'avait pas eu le temps d'avaler la dose qui lui était destinée.

Cependant, le docteur examinait le cadavre et déclarait que la mort remontait à deux heures du matin.

D'autre part, le commissaire de police chercha vainement une fiole, un débris de papier, une boîte pouvant avoir contenu le poison.

Stuart affirma qu'il ne savait rien de plus.

Une enquête a été ouverte.

Quel mystère découvrira-t-on?

Tout semble indiquer qu'il y a eu crime; mais comment expliquer un pareil forfait lorsque l'on songe à l'étroite affection qui unissait les deux acteurs de ce drame?

Quoi qu'il en soit, Stuart a été mis immédiatement en état d'arrestation, et le cadavre de la jeune femme subit l'autopsie au moment où nous écrivons. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'enquête.

UNE HORRIBLE MORT

Mercredi, à midi, une jeune fille de quinze ans, demeurant rue Basfroi, 53, vit de la fumée sortant d'une fenêtre située au cinquième étage.

Elle prévint aussitôt le concierge, qui monta et s'empressa d'entrer chez la dame veuve Besnard, qui occupe le logement. Cette femme, âgée de quatre-vingt-deux ans, se débattait sur le parquet, tous ses vêtements étaient enflammés. Le feu fut promptement éteint, mais la malheureuse octogénaire expira au bout de quelques instants.

On suppose que le feu avait été communiqué aux vêtements de la veuve Besnard pendant son sommeil, par une chaufferette retrouvée près du fauteuil.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Nous pénétrons aujourd'hui dans le dédale immense du Champ-de-Mars, tournant les monticules de sable et de terre végétale, enjambant les pièces de charpente de fer et de bois, nous courbant sous les échafaudages et nous arrêtant à chaque pas devant les petits chariots à chemin de fer qui distribuent déjà dans toutes les parties du palais les derniers matériaux ou les premiers colis. Une activité fébrile règne partout, partout les choses se dessinent et prennent la forme définitive qu'elles devront présenter au 1^{er} mai (?). A l'extérieur, les constructions diverses sont à peu près débarrassées de leurs échafaudages et n'attendent plus que quelques motifs décoratifs; les allées se tracent, les gazons se vallonnent, les ruisseaux et les pièces d'eau se garnissent de ponts et de parapets, les monticules rocheux se revêtent de verdure, et les arbres, plantés tout drus il y a quelques mois, se parent déjà de bourgeons printaniers.

La grande façade du palais du Champ-de-Mars, dont nous avons publié le dessin, apparaît également avec sa brillante décoration d'écussons tenus par des génies, ses dorures, ses bronzes et ses faïences pittoresques qui le colorent, l'éclairent, lui donnent l'élégance et la richesse d'un beau décor de théâtre. Étant donné le peu de durée probable de ce monument, on ne saurait faire le reproche à l'architecte d'avoir fait surgir d'un coup de baguette un de ces passagers palais de féerie qu'un coup de pioche doit faire disparaître.

A l'intérieur, les salles sont très-avancées, les machines montrent leurs gros squelettes, le palais indien des Anglais, ses délicates charpentes; les vitrines élégantes se dressent par-ci par-là; les gradins surmontent les gradins, les tentures s'ajoutent aux tentures, et les inscriptions, les écussons, les drapeaux accusent déjà la nationalité de telle ou telle installation.

Enfin, dans ce que nous appellerons les cours et les rues intérieures, en dehors des salles des beaux-arts, déjà prêtes à recevoir les œuvres des maîtres, le grand pavillon de la ville de Paris reçoit ses dernières fermes, et les constructions étrangères la dernière main des ouvriers.

C'est cette dernière partie du Champ-de-Mars, qui sera l'une des plus attrayantes du palais, que nous représentons aujourd'hui dans son état actuel. Immense rue dont un côté est formé par les trop modestes bâtiments des beaux-arts, et l'autre bordé de maisons artistiques

et de petits palais dans le style général du pays auquel ils correspondent avec leurs matériaux et leurs ressources particulières. Nous avons vu construire quelques-unes de ces gracieuses façades, dont chaque morceau était d'avance classé et étiqueté, avec la facilité qu'ont nos enfants à dresser leurs petits monuments d'architecture en prenant une à une dans une boîte la pièce qui correspond au modèle qu'ils ont sous leurs yeux.

Nous reviendrons sûrement sur tous ces spécimens d'architecture étrangère; mais il nous a semblé curieux d'en donner un avant-goût par ce très-exact dessin de M. Scott. L'autre gravure, relative à l'Exposition, est une note pittoresque que nous avons trouvée en cherchant nos documents préparatoires.

On sait que la fontaine monumentale du Trocadéro sera ornée de différents groupes et statues dont quatre animaux appartenant à quatre parties du monde, autour du bassin principal. Un *bœuf* exécuté par M. Caïn, un *éléphant*, par M. Fremiet, un *cheval*, par M. Rouillard, enfin un *rhinocéros*, par M. Jacquemart. C'est ce dernier, que nous avons vu dans un atelier spécial de l'artiste, que nous montrons avec ses colossales dimensions au moment où il allait partir pour la fonderie, d'où il va prochainement sortir.

Enfin, nous publions le pavillon de l'exposition chinoise, qui, avec ses travailleurs, obtient un grand succès auprès des visiteurs.

Nous n'entendons pas présenter dans l'état actuel la myriade de constructions qui s'épanouissent de chaque côté du pont d'Iéna; il nous semble préférable d'en attendre l'achèvement complet; mais le côté pittoresque de la construction chinoise, avec ses travailleurs indigènes posant pièce à pièce, clou à clou, lentement et méthodiquement, leur spécimen d'architecture, nous a semblé digne d'intérêt à cette heure; nous en serons quittes pour en donner plus tard l'effet général, qu'on dit très-délicat et très-original.

L'AFFAIRE LEROUGE

SUITE. — (Voir depuis le n° 475.)

Claire avait été tout d'abord trop troublée elle-même pour remarquer l'agitation du magistrat. Le tremblement de sa voix attira son attention; seulement, elle ne pouvait en soupçonner la cause. Elle pensa que sa présence réveillait les plus douloureux souvenirs; que sans doute il l'aimait encore et qu'il souffrait. Cette idée l'affligea et la rendit honteuse.

— Et moi, monsieur, reprit-elle, je veux vous bénir quand même. Qui sait si j'aurais pu prendre sur moi d'aller voir un autre juge, de parler à un inconnu! Puis, quel compte, cet autre ne me connaissant pas, aurait-il tenu de mes paroles? Tandis que vous, si généreux, vous allez me rassurer, me dire par quel affreux malentendu il a été arrêté comme un malfaiteur et mis en prison.

— Hélas! soupira le magistrat si bas que Claire l'entendit à peine et ne comprit pas le sens terrible de cette exclamation.

— Avec vous, continua-t-elle, je n'ai pas peur. Vous êtes mon ami, vous me l'avez dit. Vous ne repoussez pas ma prière. Rendez-lui la liberté bien vite. Je ne sais pas au juste de quoi on l'accuse, mais je vous jure qu'il est innocent.

Claire parlait en personne sûre de soi, qui ne voit nul obstacle au désir tout simple et tout naturel qu'elle exprime. Une assurance formelle, donnée par elle, devait suffire amplement. D'un mot, M. Daburon allait tout réparer. Le juge se taisait. Il admirait cette sainte ignorance de toute chose, cette confiance naïve et candide qui ne doute de rien. Elle avait commencé par le blesser sans le savoir, il est vrai; il ne s'en souvenait plus.

Il était vraiment honnête entre tous, bon entre les meilleurs, et la preuve, c'est qu'au moment de dévoiler la fatale réalité, il frissonnait. Il hésitait à prononcer les paroles dont le souffle, pareil à un tourbillon, allait renverser le fragile édifice du bonheur de cette jeune fille. Lui humilié, lui dédaigné, il allait avoir sa revanche et il n'éprouvait pas le plus léger tressaillement d'une honteuse, mais trop explicable satisfaction.

— Et si je vous disais, mademoiselle, commença-t-il, que M. Albert n'est pas innocent!

Elle se leva à demi, protestant du geste. Il poursuivit :

— Si je vous disais qu'il est coupable!

— Oh! monsieur, interrompit Claire, vous ne le pensez pas!

— Je le pense, mademoiselle, prononça le magistrat d'une voix triste, et j'ajouterai que j'en ai la certitude morale.

Claire regardait le juge d'instruction d'un air de stupeur profonde. Était-ce bien lui qui parlait ainsi? Entendait-elle bien? Comprenait-elle? Certes, elle en doutait. Répondait-il sérieusement? Ne l'abusait-il pas par un jeu indigne et cruel?

Elle se le demandait avec une sorte d'égarement, car tout lui paraissait possible, probable, plutôt que ce qu'il disait.

Lui n'osant lever les yeux, continuait d'un ton qui exprimait la plus sincère pitié.

— Je souffre cruellement pour vous, mademoiselle, en ce moment. Pourtant, j'aurai le désolant courage de vous dire la vérité, et vous celui de l'entendre. Mieux vaut que vous appreniez tout de la bouche d'un ami. Rassemblez donc toute votre énergie, affermissez votre âme si noble contre le plus horrible malheur. Non, il n'y a pas de malentendu; non, la justice ne se trompe pas. M. le vicomte de Commarin est accusé d'un assassinat, et tout, m'entendez-vous, tout prouve qu'il l'a commis.

Comme un médecin qui verse goutte à goutte un breuvage dangereux, M. Daburon avait prononcé lentement, mot à mot, cette dernière phrase. Il épiait de l'œil les conséquences, prêt à s'arrêter si l'effet en était trop fort. Il ne supposait pas que cette jeune fille, craintive à l'excès, d'une sensibilité presque malade, pût écouter sans faiblir une pareille révélation. Il s'attendait à une explosion de désespoir, à des larmes, à des cris déchirants. Peut-être s'évanouirait-elle, et il se tenait prêt à appeler la bonne Schmidt.

Il se trompait. Claire se leva comme mue par un ressort, admirable d'énergie et de vaillance. La flamme de l'indignation empourprait sa joue et avait séché ses larmes.

— C'est faux! s'écria-t-elle, et ceux qui disent cela en ont menti. Il ne peut pas, non, il ne peut pas être un assassin. Il serait là, monsieur, et lui-même il me dirait : « C'est vrai, » que je refuserais de le croire, je crierais encore : C'est faux!...

— Il n'a pas encore avoué, continua le juge, mais il avouera. Et quand même!... Il y a plus de preuves qu'il n'en faut pour le faire condamner. Les charges qui s'élèvent contre lui sont aussi impossibles à nier que le jour qui nous éclaire.

— Eh bien! moi, interrompit M^{lle} d'Arange d'une voix où vibrerait toute son âme, je vous affirme, je vous répète que la justice se trompe. Oui, insista-t-elle en surprenant un geste de dénégation du juge, oui, il est innocent. J'en serais sûre et je le proclamerais alors même que toute la terre se lèverait pour l'accuser avec vous. Ne voyez-vous donc pas que je le connais mieux qu'il ne peut se connaître lui-même, que ma foi en lui est absolue comme celle que j'ai en Dieu, que je douterais de moi avant de douter de lui!...

Le juge d'instruction essaya timidement une objection, Claire lui coupa la parole.

— Faut-il donc, monsieur, dit-elle, que pour vous convaincre, j'oublie que je suis une jeune fille, et que ce n'est pas à ma mère que je parle, mais à un homme! Pour lui je le ferai. Il y a quatre ans, monsieur, que nous nous aimons et que nous nous le sommes dit. Depuis ce temps, je ne lui ai pas dissimulé une seule de mes pensées, il ne m'a pas caché une des siennes. Depuis quatre ans, nous n'avons pas eu l'un pour l'autre de secret; il vivait en moi comme je vivais en lui. Seule, je puis dire combien il est digne d'être aimé. Seule, je sais tout ce qu'il y a de grandeur d'âme, de noblesse de pensée, de générosité de sentiments, en celui que vous faites si facilement un assassin. Et je l'ai vu bien malheureux cependant, lorsque tout le monde enviait son sort. Il est, comme moi, seul en ce monde; son père ne l'a jamais aimé. Appuyés l'un sur l'autre, nous avons traversé de tristes jours. Et c'est à cette heure que nos épreuves finissent qu'il serait devenu criminel! Pourquoi, dites-le moi, pourquoi?...

— Ni le nom, ni la fortune du comte de Commarin ne lui appartenait, mademoiselle, et il l'a su tout à

coup. Seule, une vieille femme pouvait le dire. Pour garder sa situation, il l'a tuée.

— Quelle infamie! s'écria la jeune fille, quelle calomnie honteuse et maladroite! Je la sais, monsieur, cette histoire de grandeur écroulée; lui-même est venu me l'apprendre. C'est vrai, depuis trois jours ce malheur l'accablait. Mais, s'il était consterné, c'était pour moi bien plus que pour lui. Il se désolait en pensant que peut-être je serais affligée quand il m'avouerait qu'il ne pouvait plus me donner tout ce que rêvait son amour. Moi, affligée! Eh! que me font ce grand nom et cette fortune immense! Je leur ai dû le seul malheur que je connaisse. Est-ce donc pour cela que je l'aime? Voilà ce que j'ai répondu. Et lui, si triste, il a aussitôt recouvré sa gaieté. Il m'a remerciée en disant : « Vous m'aimez, le reste n'est plus rien. » Je lui ai fait alors une querelle pour avoir douté de moi. Et après cela, il serait allé assassiner lâchement une vieille femme! Vous n'oserez le répéter.

M^{lle} d'Arange s'arrêta, un sourire de victoire sur les lèvres. Il signifiait, ce sourire : « Enfin, je l'emporte, vous êtes vaincu; à tout ce que je viens de vous dire, que répondre? »

Le juge d'instruction ne laissa pas longtemps cette riante illusion à la malheureuse enfant. Il ne s'apercevait pas de ce que son insistance avait de cruel et de choquant. Toujours la même idée! Persuader Claire, c'était justifier sa conduite!

— Vous ne savez pas, mademoiselle, reprit-il, quels vertiges peuvent faire chanceler la raison d'un honnête homme. C'est à l'instant où une chose nous échappe que nous comprenons bien l'immensité de sa perte. Dieu me préserve de douter de ce que vous me dites! mais représentez-vous la grandeur de la catastrophe qui frappait M. de Commarin. Savez-vous si, en vous quittant, il n'a pas été pris du désespoir, et à quelles extrémités il l'a conduit? Il peut avoir eu une heure d'égarement et agir sans la conscience de son action. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut expliquer le crime.

Le visage de M^{lle} d'Arange se couvrit d'une pâleur mortelle, exprima la plus profonde terreur. Le juge put croire que le doute effleurait enfin ses nobles et pures croyances.

— Il aurait donc été fou! murmura-t-elle.

— Peut-être, répondit le juge, et cependant les circonstances du crime dénotent une savante préméditation. Croyez-moi donc, mademoiselle, doutez. Attendez en priant l'issue de cette affreuse affaire. Écoutez ma voix, c'est celle d'un ami. Jadis vous avez eu en moi la confiance qu'une fille accorde à son père, vous me l'avez dit : ne repoussez pas mes conseils. Gardez le silence, attendez. Cachez à tous votre légitime douleur, vous pourriez plus tard vous repentir de l'avoir laissé éclater. Jeune, sans expérience, sans guide, sans mère, hélas! vous avez mal placé vos premières affections...

— Non, monsieur, non, balbutia Claire. Ah! ajouta-t-elle, vous parlez comme le monde, ce monde prudent et égoïste que je méprise et que je hais.

— Pauvre enfant! continua M. Daburon, impitoyable avec sa compassion, malheureuse jeune fille! Voici votre première déception. On n'en saurait imaginer de plus terrible, peu de femmes sauraient l'accepter. Mais vous êtes jeune, vous êtes vaillante, votre vie ne sera point brisée. Plus tard, vous aurez horreur du crime. Il n'est pas, je le sais par moi-même, de blessure que le temps ne cicatrise.

Claire avait beau prêter son attention aux paroles du juge, elles arrivaient à son esprit comme un bruit confus, et le sens lui en échappait.

— Je ne vous comprends plus, monsieur, interrompit-elle, quel conseil me donnez-vous donc?

— Le seul que dicte la raison et que me puisse inspirer mon affection pour vous, mademoiselle. Je vous parle en frère tendre et dévoué. Je vous dis : Courage, Claire, résignez-vous au plus douloureux, au plus immense sacrifice que puisse exiger l'honneur d'une jeune fille. Pleurez, oui, pleurez votre amour profané, mais renoncez-y. Priez Dieu qu'il vous envoie l'oubli. Celui que vous avez aimé n'est plus digne de vous.

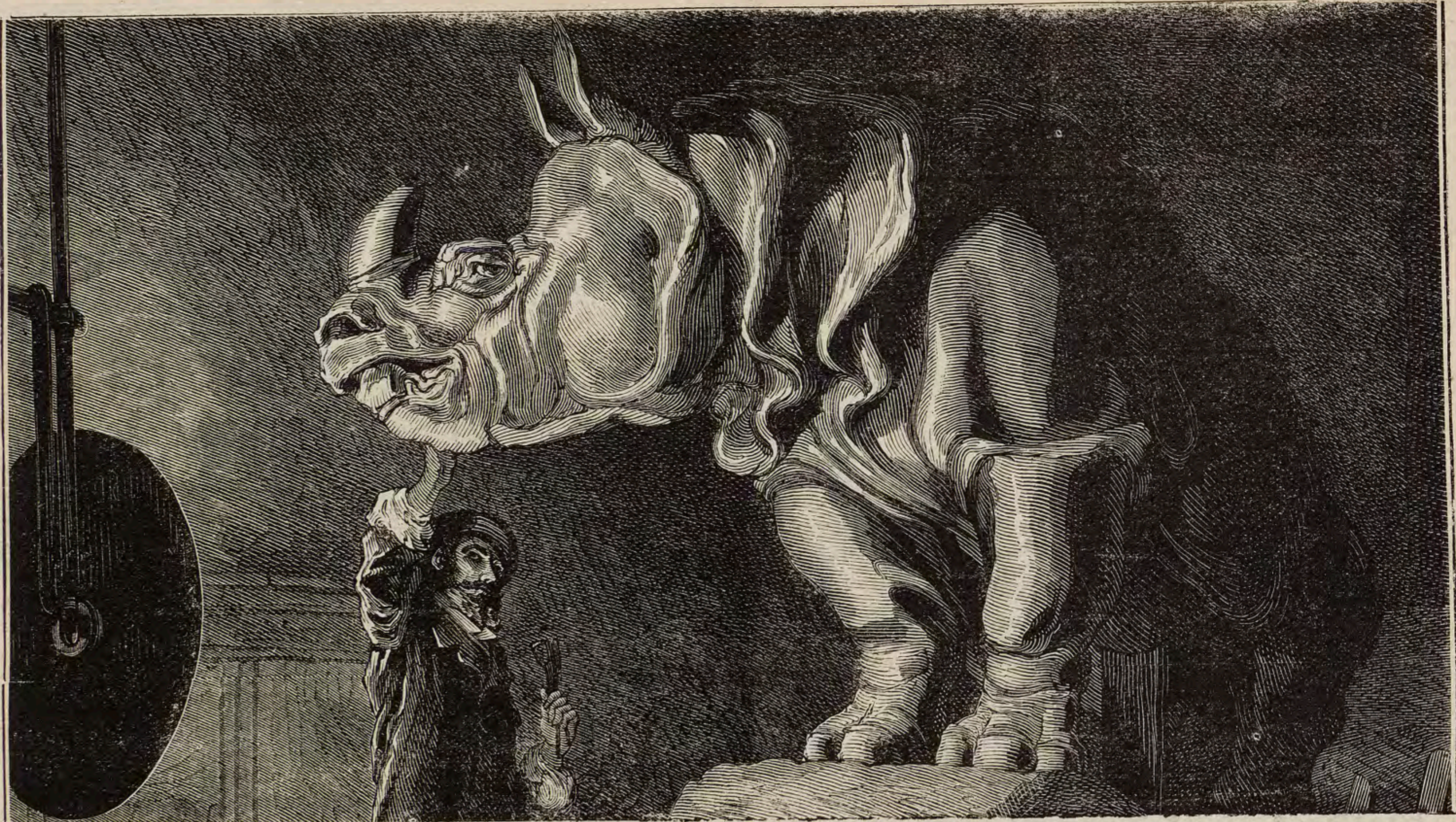
Le juge s'arrêta un peu effrayé. M^{lle} d'Arange était devenue livide.

Émile Gaboriau.

(La suite au prochain numéro.)



Les ouvriers Chinois travaillant à leur pavillon du Trocadéro. — (Dessin de M. Kauffmann.)



Le Rhinocéros destiné à la Fontaine monumentale du Trocadéro. — (Dessin de M. Clavier.)



La Rue des sections étrangères au Champ-de-Mars. — (Dessin de M. Scott.)